

Delphine PEIRETTI-COURTIS, *Corps noirs et médecins blancs. La fabrique du préjugé racial au XIX^e-XX^e siècles*

Paris, Éd. La Découverte, 2021, 350 pages

Christian Béthune



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/32133>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.32133](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.32133)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2023

Pagination : 422-424

ISBN : 978-2-81430-502-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Christian Béthune, « Delphine PEIRETTI-COURTIS, *Corps noirs et médecins blancs. La fabrique du préjugé racial au XIX^e-XX^e siècles* », *Questions de communication* [En ligne], 43 | 2023, mis en ligne le 01 octobre 2023, consulté le 18 octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/32133> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.32133>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

faute de moyens ou d'ambition, mais que l'on a appris à ajuster, plus ou moins et sans trop y penser, ses aspirations aux destinées généralement promises aux membres du groupe dont on est issu : bref l'incorporation d'un sens des limites qui n'est que la forme intériorisée de la violence symbolique en jeu dans les rapports de classe et de genre » (p. 192).

Il pourra enfin peser les conclusions de l'ouvrage sur les stratégies des grandes écoles pour maintenir leur autonomie et s'affranchir du droit commun – le refus des quotas en est le signe le plus visible : « C'est un renversement de perspective qui s'impose : au lieu de regarder les filières d'élite comme elles se perçoivent elles-mêmes, ou comme elles aimeraient qu'on les voie, à travers leur discours d'excellence et leurs mesures d'ouverture à tous les "talents", il s'agit de les décrire telles qu'elles sont et agissent réellement » (p. 20).

Apparaissent alors les thèmes suivants : critique circulaire de l'élite par elle-même, métamorphose stratégique, rhétorique de la réforme permanente, formation d'un bloc, malthusianisme et enfin brouillage des enjeux de la reproduction sociale. La lucidité du constat en fait peut-être la cruauté. À la façon d'une fable de Jean de La Fontaine, P. Pasquali montre comment les forts sont protégés contre les faibles. La croyance en l'égalité des chances sert à masquer des rapports de force favorables aux élites qui n'ont rien d'un complot de caste, mais sont le fruit d'une lutte tantôt discrète, tantôt véhémement, *in fine* efficace et victorieuse. En manière d'antiphrase ironique, l'ouverture sociale est donc le masque de la fermeture sociale.

Christophe Cosker

*Université de Bretagne Occidentale, HCTI,
F-29200 Brest, France
Université de La Réunion, LCF,
F-93200 Saint-Denis, France
christophecosker@gmail.com*

Delphine PEIRETTI-COURTIS, *Corps noirs et médecins blancs. La fabrique du préjugé racial au XIX^e-XX^e siècles*
Paris, Éd. La Découverte, 2021, 350 pages

La collusion entre la science médicale et les idéologies raciales est une longue histoire, elle est à la mesure à la fois de l'incapacité d'admettre l'autre comme membre à part entière du genre humain du fait de ses apparentes différences, mais également de la volonté de s'approprier au meilleur compte, richesses et force de travail au nom d'une suprématie naturelle, pratiquement posée comme de droit divin. Dans

la mesure où le racisme n'est ni moralement ou religieusement justifiable, ni humainement défendable, et où il s'oppose aux principes universalistes formulés par la philosophie des Lumières, les thèses racialistes ont toujours cherché une assise scientifique pour justifier leurs positions discriminatoires et garantir leur pouvoir en formatant leur volonté d'hégémonie à l'aune d'une prétendue scientificité. Ce n'est en effet pas un mince paradoxe : à l'heure où la philosophie des Lumières impose des valeurs universelles et incite les politiques à inscrire les droits de l'homme dans des textes réglementaires, la colonisation du continent africain, les traites négrières et l'exploitation de la force de travail des Noirs atteignent des sommets. Pour résoudre cette contradiction, les idéologies racialistes vont chercher à légitimer « scientifiquement », la mise en place de discriminations qui ne peuvent se justifier ni sur le plan de l'éthique ni sur celui de la philosophie.

S'appuyant sur une documentation à la fois volumineuse et extrêmement détaillée, l'ouvrage *Corps noirs et médecins blancs* de D. Peiretti-Courtis retrace près de deux cent cinquante ans de connivence entre la médecine, l'anthropologie et les idéologies raciales. L'enjeu n'est pas mince puisqu'il s'agit de convertir des préjugés en « savoirs », en conférant aux idées reçues et aux stéréotypes une assise « scientifique » en vue de les rendre à la fois légitimes et incontestables. Mais l'opération s'avère théoriquement coûteuse car, pour mettre en œuvre une telle conversion, il va nécessairement falloir tordre le bras (et parfois le cou) aux principes épistémologiques sur lesquels reposent tant les principes de la science expérimentale que ceux de la méthode anatomo-pathologique dont se targue justement la pratique médicale. C'est pourquoi le livre de D. Peiretti-Courtis n'éclaire pas seulement sur la politique coloniale de la France ou sur les fluctuations de l'idéologie raciale, il nous questionne directement sur le plan épistémologique : jusqu'où est-il possible d'aller pour conférer une autorité « scientifique » à une constellation de préjugés, et asseoir comme des vérités des allégations au service d'une idéologie indéfendable ?

L'enjeu des théories racialistes est double. Il est à la fois économique-politique et anthropologique. D'un point de vue politique, il s'agit de justifier une hégémonie et une exploitation économique au nom d'une prétendue supériorité naturelle et de fournir une justification à un acte de spoliation. En insistant sur la nature « sauvage » des Africains, les idéologies racialistes posent que le pouvoir colonial ne vient pas mettre à bas une organisation politique déjà en place

ni détruire une structure sociale, mais ordonnancer socialement et politiquement un ensemble inorganisé d'individus, ainsi : « La puissance coloniale ne paraît pas se substituer à un pouvoir déjà institué : elle est censée s'établir sur des terres où les habitants sont dénués de normes sociales, et de conscience politique » (p. 63).

Mais le racialisme constitue aussi un moyen de maximiser l'écart entre l'homme Blanc et l'animal en interposant une race intermédiaire qui sans être totalement animale, ne serait pas non plus tout à fait humaine : « Le fait d'apparenter les Africains aux espèces simiennes a permis d'insérer un palier supplémentaire entre l'homme blanc et la bête » (p. 52). Paradoxalement, cette nécessité apparaît à l'époque des Lumières, c'est-à-dire au moment où l'autorité biblique de la Genèse quant à l'origine de l'homme se voit remise en cause. En effet, dans le récit biblique, le genre humain est globalement séparé des autres êtres de la création puisque l'homme est la seule créature qui n'a pas été directement engendrée par le verbe divin, mais façonnée par Dieu avec de la glaise. Se perpétuant jusqu'à René Descartes, ce hiatus théologique entre l'homme et le reste de la création va se déplacer progressivement et trouver une expression théorique avec le transformisme de Jean-Baptiste de Lamarck qui, dans sa *Philosophie zoologique* (1809) insiste sur le fait que le véritable hiatus dans la nature s'établit entre l'organique et l'inorganique. Le darwinisme posera même le principe d'une évolution biologique continue de la forme de vie la plus simple jusqu'à l'être humain. Dans les théories racialistes, l'Africain va se voir appréhendé comme un intermédiaire, entre l'homme Blanc et la bête en jouant à la fois le rôle de « chaînon manquant » et de rempart. Il s'impose comme la solution de continuité qui rompt la linéarité de l'évolution darwinienne et met le Blanc à l'abri de la bestialité. Les critères retenus pour rapprocher l'homme Noir du singe sont multiples : position du trou occipital, prognathisme de la mâchoire, angle facial, épaisseur des lèvres, configuration génitale, système pileux, longueur des membres, etc. Curieusement d'ailleurs cet inventaire de critères s'avère souvent contradictoire : ainsi, la faible pilosité des Africains devrait logiquement les éloigner du singe, alors que la pilosité plus abondante des Blancs les en rapprocherait plutôt.

Dans cette opération, qui consiste à concrétiser l'idée d'une distance rassurante entre le Noir et le Blanc, deux écoles de pensée s'affrontent. Les monogénistes représentés en France par « l'école du Muséum »

sous l'égide d'Étienne Serres, puis de l'influent Armand Quatrefages et les polygénistes dont Paul Broca s'impose comme le chef de file incontesté. Pour les monogénistes, il n'existe qu'une seule espèce humaine, les différentes « races » correspondent à des stades de développement différents. En conséquence, si en retard soient-ils dans le processus de l'évolution, il est probable – ou du moins possible – qu'à long terme, les plus arriérés des êtres humains (entendons les Noirs) accèdent au degré de civilisation que les plus avancés (évidemment les Blancs) sont parvenus à développer. Pour les polygénistes de l'école de Broca, le fossé qui sépare le Noir du Blanc ne peut en aucun cas être comblé. En effet, dans la mesure où nous aurions affaire à des espèces différentes, la coupure se veut radicale et définitive.

Si, dans les faits, les deux thèses aboutissent à une légitimation de la domination coloniale des Blancs, les modalités de cette domination sont différentes. Pour les monogénistes, la domination se justifie au nom d'un paternalisme bienveillant qui confère à l'homme Blanc une mission civilisatrice. En revanche, le polygénisme implique une idéologie suprématiste de rupture. Fidèles à leurs conceptions, les polygénistes proscrirent, par exemple, les unions mixtes. En effet, dans la mesure où ils sont convaincus d'avoir affaire à des espèces différentes, au bout de quelques générations, la progéniture de ces unions sera nécessairement stérile, comme l'est le mulet, croisement de l'âne et de la jument ; c'est même sur cette idée reçue qu'a été forgé le mot « mulâtre ». Ainsi peut-on lire sous la plume de Laurent Béranger-Féraud (1879) : « Les mulâtres, même alors qu'ils ont les attributs d'une santé florissante, d'une constitution plantureuse et la corpulence athlétique, deviennent inféconds en général, quelquefois à la deuxième génération, le plus souvent à la troisième, certainement à la quatrième génération au plus tard » (p. 195-196).

L'ouvrage de D. Peiretti-Courtis détaille comment les uns et les autres se sont efforcés de donner une assise scientifique à leurs théories, remaniant leurs points de vue à l'aune des avancées de la science (évolutionnisme, découvertes pastoriennes, loi Mandel, découverte de l'ADN, etc.). Quel que soit le camp choisi, ces prises de position qui visent toutes à légitimer l'action coloniale et à confirmer, à un titre ou à un autre, la supériorité des Blancs sur les Noirs, ressemblent souvent aux controverses à propos du sexe des anges qui, en leur temps, animèrent la théologie et nombre de ces savants praticiens n'ont rien à envier aux médecins de Molière. Même si des

chercheurs se sont, en leur temps, élevés contre cette prétendue science à l'emporte-pièce (Amédée H. Simonin, Anthéonor Firmin, Jean Finot), leur voix n'eut guère d'écho, et ne put enrayer la mécanique de la colonisation, pas plus d'ailleurs que celle de l'éloquent Georges Clemenceau pourtant député et médecin (p. 119).

Sans entrer dans les détails des analyses, des méthodes et des arguments de chacun, méticuleusement passés au crible par D. Peiretti-Courtis, nous pouvons dégager quelques constances. D'abord, les savants patentés qui échafaudent puis affinent les théories discriminatoires ne sont pratiquement jamais des hommes de terrain. Ils collectent les données que leur fournissent les « médecins de brousse », ou s'inspirent des travaux de leurs prédécesseurs. C'est le cas des pères fondateurs des théories raciales comme Pierre-Paul Broc ou Julien-Joseph Viret qui, n'ayant « jamais quitté son cabinet a contribué à dresser le portrait d'une population inférieure, nue, bestiale et repoussante » (p. 63). Mais, même leurs successeurs ne mettront quasiment jamais le pied en Afrique. La plupart de ces chercheurs travailleront à partir des récits de voyageurs ; ils appuieront leurs doctrines sur des travaux antérieurs, des éléments anatomiques épars (crânes, cheveux, ossements divers) apportés à leurs cabinets parisiens, ainsi que sur les données médicales et anthropométriques, produites par les médecins de terrain. D'un point de vue épistémologique, cette manière de construire les théories est d'emblée entachée de plusieurs vices de forme. D'abord, les généralisations prétendant caractériser la population autochtone de tout un continent se font à partir d'un nombre extrêmement restreint d'échantillons et de cas particuliers : « Il est important de souligner l'échantillon réduit qu'utilise Broca pour arriver à ses conclusions péremptoires » (p. 115).

Ensuite, entre les théoriciens et les médecins de terrain, on assiste à une forme de relation circulaire propice à renforcer les préjugés en étayant les stéréotypes des uns par les approximations des autres. Les théoriciens de cabinets confient aux hommes de terrain des questionnaires en conformité avec leurs présupposés et leurs attentes, et donc déjà lestés de préjugés ; sur le terrain, les « praticiens de brousses » vont au moins inconsciemment, privilégier les cas où les spécimens conformes à ces attentes. De ce fait des caractéristiques individuelles sont érigées en étalons normatifs valides pour tout un continent : « Il faudra attendre le xx^e siècle pour que les caractères individuels soient reconnus dans

l'appréciation des différences physiques, morales, intellectuelles » (p. 282). Contrairement donc à ce que préconise Claude Bernard dans son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, paru en 1865 (Garnier-Flammarion, 1966, p. 90), les théoriciens du racialisme se sont empressés de généraliser les cas les plus extrêmes afin de les ériger en normes ou en critères. L'exemple à la foi le plus significatif et sans doute le plus tragique reste celui de Saartjie Baartman. La tristement célèbre « Vénus Hottentote », exhibée dans les foires, examinée de son vivant par Geoffroy Saint-Hilaire, puis disséquée par Georges Cuvier, fut longtemps présentée comme type de référence de la morphologie féminine africaine, puis sud-africaine. On sait désormais que sa stéatopygie (adiposité fessière) et la configuration particulière de son appareil génital externe étaient de nature pathologique : « Ainsi il apparaît qu'une femme que l'on avait dressée en archétype de la femme bochimane était simplement touchée par une pathologie individuelle » (p. 215).

Le philosophe Walter Benjamin considère que l'histoire est écrite par les vainqueurs (*Thèses sur le concept d'histoire*, Los Angeles, Institut de recherches sociales, 1940), l'histoire des sciences ne semble pas échapper à la règle. Le livre de D. Peiretti-Courtis est donc précieux à plus d'un titre, non seulement il permet de prendre à rebrousse-poil l'histoire dévastatrice qui a permis la construction de l'idéologie coloniale et l'ancrage du fantasme de la suprématie blanche dans la conscience occidentale, mais, par procuration, il donne aux vaincus la parole qu'ils n'ont pas pu avoir et nous incite à leur prêter l'oreille. Cette écoute attentive est d'autant plus indispensable que Bertolt Brecht est là pour le rappeler : « Le ventre est encore fécond, d'où a surgi la bête immonde » (*La Résistible Ascension d'Arturo Ui*, trad. de l'allemand par A. Jacob, Paris, L'Arche Éd., 1960), et nous ne manquons pas d'obstétriciens pour assurer l'accouchement du monstre.

Christian Béthune

Université Jean Monnet, Eclat, F-42023 Saint-Étienne, France
christian.bethune@sfr.fr

Catherine Roth, *La Nation entre les lignes. Les Saxons de Transylvanie et la question des identités*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Essais, 2022, 625 pages

Le livre de Catherine Roth s'inscrit dans la lignée pluridisciplinaire des recherches sur les Allemands de Roumanie, approfondissant des questions posées